

# INFORMATIONS STALAG V.B.

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

VILLINGEN

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN  
PARIS 9<sup>e</sup> - TEL. TRI. 78-44, 78-45

G.C.P. : Paris 4.841-48

Rédacteur en chef : R. JEANNIOT

N<sup>o</sup> 13 - AOUT-SEPTEMBRE 1947  
BIMESTRIEL

Prix du Numéro :  
12 Francs



## Fraîche et joyeuse OHÉ ! CEUX DU WALDO !...

C'est un souvenir lointain, celui du jour où mon père revenant de Serbie nous serra dans ses bras après une absence de trois années. La guerre, la Grande, s'achevait dans la débâcle des troupes de l'Alliance et un immense espoir soulevait toutes les poitrines, la conviction profonde que c'était bien cette fois la Dernière. Ils s'étaient battus pour que leurs enfants ne voient pas cela et dans leur conscience de simples, ils étaient convaincus qu'ils avaient définitivement gagné la partie.

Les années ont passé, on sait ce qu'il en est advenu. La promesse n'a pas été tenue. Combien de fois avons-nous reproché à nos aînés de n'avoir rien fait pratiquement pour empêcher que leurs enfants revivent les mêmes années d'horreur que celles qu'ils avaient traversées. Ils avaient su gagner la guerre, ils n'ont pas su conserver la paix. On peut se regretter indéfiniment sur les raisons de cet échec, de cet abandon. Mais si nous voulons en connaître les raisons profondes, pourquoi retourner en arrière, pourquoi fouiller l'histoire alors que la même situation se reproduit aujourd'hui et que, cette fois, c'est nous qui pouvons être tenus pour responsables.

Que faisons-nous pour que cela ne se reproduise pas ? Ayons donc le courage de l'avouer, nous n'avons rien fait, nous ne faisons rien ! Il semble que nous ayons tout oublié, les bombardements, les camps de prisonniers ou de concentration, la famine et la misère morale, les charniers et les hécatombes des batailles. Tout ce que nous avons vu, vécu, souffert, tout cela semble ne nous avoir rien appris. Sommes-nous donc frappés d'amnésie ou terriblement inconscients. N'aimons-nous donc plus nos enfants. Est-il possible que nous acceptions avec plaisir, parce que l'effort nous fatigue, que dans quelques lustres l'immense folie collective ensanguinant à nouveau notre triste boule ronde ?

Vous souvenez-vous de vos camarades de captivité ? Il y avait là des Belges, des Hollandais, des Anglais, des Américains, des Russes, des Serbes et même des Italiens. Leur avez-vous parlé ? Les avez-vous observés ? Que leur avez-vous trouvé de si monstrueux que vous soyez prêts à vous trouver demain face à eux dans la bataille sans protester de toutes vos forces, de toute votre âme.

Je me souviens de Boris, un bon bougre de Russe, boucher de son état, d'un Américain de Boston, ajusteur de profession et danseur de swing par prédilection; de John, un grand Anglais très digne, qui cultivait les terres de son Yorkshire natal. Nous étions réunis un soir d'hiver dans une baraque servant d'infirmerie et le sujet de conversation se devine facilement. Tous nous croyions à la défaite allemande; l'Américain, parce qu'il avait conscience de la force de son pays; le Russe parce que ses chefs lui avaient promis la victoire au bout de ses peines; l'Anglais parce qu'il était convenu depuis toujours que Dieu protégeait la vieille Angleterre; et moi, et nous parce que nous étions convaincus de notre droit et que nous ne pouvions admettre qu'il soit primé par la force. Or que représentait pour nous tous à cette minute la défaite allemande ? La fin des horreurs de la guerre, sans doute; l'abaissement de l'orgueil de nos garde-chiourmes, évidemment; mais surtout et avant tout, le retour dans notre pays, dans notre foyer et chacun de parler avec tendresse des amis, de sa femme, de ses enfants et de faire des projets d'avenir plus ou moins utopiques.

Aujourd'hui, chacun est chez soi et a sans doute plus ou moins oublié l'autre. La vie a repris ses droits et la politique les siens. Quant Boris, à son état de Tchernigov, déplie les pages de la « Pravda », il doit sans doute s'étonner que Bill, au lieu de limer tranquillement ses pièces à Boston, ne pense qu'à plaies et bosses, car dans le fond il avait plutôt l'air pacifique; et ce pauvre Bill doit comprendre, d'après le « New York Herald Tribune » que Boris, au lieu de découper sagement ses biftecks, passe son temps à repasser le couteau qu'il mettra entre ses dents un de ces jours pour frapper au cœur de la vieille Amérique. Le brave John se demande certainement où va le blé qu'il cultive amoureusement, puisque dans les villes anglaises, les enfants manquent de pain; quant à nous, nous regardons faire sans sourciller les hommes politiques que nous avons mis en place et qui se paient notre tête à des prix défiant toute dévaluation.

Et ainsi, doucement, lentement, on glisse vers la prochaine, regardant les événements se dérouler comme les vaches regardant passer le train, comme si tout cela ne nous intéressait pas, ne nous concernait pas, était d'un autre monde.

Pauvres de nous ! Que ferons-nous lorsque sera venue l'heure de l'échéance fatale, quand les petites affiches seront à nouveau posées qui nous inviteront à la grande sarabande de la mort ? Si nous avions compris, Boris dirait « Niet », John et Bill « No » et nous : « M...erci on sort d'en prendre ! » Et nous resterions chez nous, mais...

Boris aura peur du knout; Bill se croira réellement menacé; John d'ra : « Dieu le veut » et nous, nous aurons peur de paraître lâches, et aux premiers accents d'une marche militaire, nous partirons à nouveau en traînant derrière nous nos enfants à la boucherie, nos enfants, à qui nous avions aussi promis que celle-ci était la dernière !

L'histoire se renouvelle, et hier est l'image d'aujourd'hui, tant que les petites gens consentiront à se battre pour le profit de quelques autres, ils n'auront pas le droit de récriminer. On trouve toujours un bon motif pour faire la guerre; Chaque fois on s'est dit, cette fois, cest différent, notre cause est juste, d'ailleurs cet e guerre nous ne l'aurons pas, voulie ! Bien sûr ! La prochaine fois aussi la cause sera juste, et pendant que nos femmes et nos enfants seront écrasés par les bombardements atomiques, nous tomberons un soir le nez ensanguanté dans la boue des batailles, sans même nous apercevoir que cette boue a un affreux relent de pétrole ! S'il est vrai que la force d'inertie est immense, il faut bien admettre qu'il est une autre force bien supérieure encore, et c'est la Bêtise humaine.

Ne levez pas les bras au ciel, ne hausser pas les épaules, ne dites pas que c'est du pacifisme bêtant. Je ne crois pas que le problème soit simple, mais je ne le crois pas non plus insoluble.

Si nous ne faisons rien, nous qui avons souffert ensemble, qui avons appris à nous connaître et à nous estimer et par là à mieux nous comprendre, qui pourra quelque chose ?

Peut-on quelque chose ? Oui ! Quoi ? C'est ce que nous verrons ensemble, si vous voulez bien et si vous croyez encore et malgré tout que la masse des gens reste honnête et que l'Esprit est supérieur à la Matière.

M. NADLER.

### NOS RÉUNIONS

OCTOBRE

Jeu 2 octobre de 18 à 20 heures

NOVEMBRE

Jeu 6 novembre, de 18 à 20 heures

AU SIEGE DE L'AMICALE :

68, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS (9<sup>e</sup>)  
AU CLUB DU BOUTHEON

Je reçois de nombreuses lettres des anciens camarades du Waldo. Les uns me demandent ce que deviennent les « Souvenirs hospitaliers » (Soyez sans crainte) il y a encore de bonnes histoires à raconter) d'autres me signalent des faits intéressants qui se sont déroulés là-bas (je me méfie des histoires marseillaises saupoudrées d'un peu de tartarinade) d'autres enfin me réclament des nouvelles des anciens pensionnaires du Waldo et me chargent de transmettre à leurs anciens compagnons de misère leur affectueux souvenir (je ne peux malheureusement ne charger de cette mission, ne disposant pas du temps nécessaire) mais il me vient une idée et je vous la donne pour ce qu'elle vaut :

Nous avons entre nous un trait d'union : notre journal. La rédaction serait toute disposée à nous abandonner une ou deux colonnes des informations V.B. Aussi, pourquoi ne centraliserions-nous pas toutes les nouvelles du Waldo et à chaque numéro du journal, il y aurait une rubrique « Ohé ceux du Waldo !... » Un séjour minimum d'un mois à l'hôpital serait la condition sine qua non pour participer à cette rubrique. Qu'en pensez-vous ? Ma proposition vous agréée ? Oui. Alors, tous le porte-plume en main et adressez-moi vos tuyaux sur votre enveloppe sur le coin gauche, portez la mention « Waldo » et écrivez à H. Perron, Amicale V.B., 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>).

Nous venons d'apprendre une grande nouvelle. Elle concerne le major polonais Reglinski. Sa disparition dans un des nombreux camps de la mort en Allemagne était presque officielle. Coupons d'orcs et déjà les ailes à ce monstreux canard. Le major Reglinski est bien vivant. Il a été vu lors de son passage à Paris, se rendant en Angleterre. Il doit même à son prochain voyage en France, assister à une réunion mensuelle de notre Amicale. Gageons que celui que nous appelions familièrement le « boyard », recevra à cette occasion une chaude réception, car celui-là, n'est-ce pas, illustre magnifiquement l'étude de G. Blin parue dans les informations V.B « Les prisonniers n'étaient-ils pas des résistants ? » Le cadre de cette chronique est trop petit pour relater les hauts faits de ce grand patriote polonais qui, au cours de la guerre, a perdu sa famille décimée par les Boches. Que notre amitié et que notre entière sympathie soient un adoucissement à sa dure peine.

Le lieutenant Poniałowski, mé-

### LE THEATRE LE CINEMA. LA MUSIQUE

La troupe du Stalage V « B », toujours vivante et jeune, donne actuellement une série de représentations sur plusieurs scènes parisiennes. Au programme : « Clôture annuelle et relâche ».

Notre jeune premier Maurice Godard, vient d'être pressenti pour tourner le rôle du prince charmant dans la version nègre de « La Belle et la Bête », de Jean Cocteau. Nul doute que sa grâce et son charme naturel ne fassent merveille dans un tel rôle ! M. Marius Genô nous prie de faire savoir à ses nombreux admirateurs et admiratrices que, contrairement à ce qu'on aurait pu prévoir, ce n'est pas lui le mystérieux chef d'orchestre clandestin.

decin polonais du Waldo, le gentil zazou à l'accordéon, camarade charmant et cultivé n'a pas eu la chance de son chef, il a été fusillé. Celui qui fut l'animateur de la troupe théâtrale du Waldo (groupement polonais), n'a pas pu résister aux tortures des sbires de la Gestapo. Il ajoute son nom à la liste fort longue des martyrs polonais.

Autre triste nouvelle, nous apprenons le décès du docteur Lesenne. Nous ne possédons pas de détails sur les circonstances de sa mort. Que sa famille reçoive ici toutes les sympathies attristées des membres de l'Amicale. Le docteur Lesenne fut, pendant quelques mois, médecin-chef du Waldo et sa conduite fut irréprochable.

Décidément, les mauvaises nouvelles se suivent, notre camarade Desandre nous apprend que l'état de Pétry, l'ancien masseur du Waldo, est très critique, espérons que, grâce à sa robuste constitution, notre sympathique « Arthur » recouvrera la santé et que nous aurons bientôt le plaisir de le voir.

Achtung ! Achtung ! Bien que cette rubrique ne soit pas destinée à cet effet, car nous empiétons sur le domaine de l'état civil, nous ne pouvons résister au plaisir de vous signaler la naissance de Mlle Catherine Cesbron, deuxième fille, troisième enfant de l'ancien barbu André. Nous proposons donc un triple ban pour André, mais pour l'oncle Joseph !

Hosanna ! Hosanna ! Les oiseaux chantent dans les buissons, les poissons rouges en parlent dans leurs bocaux, les libellules dansent la houpa-houpa, le hareng saur frétille et pousse sa romance

et un vent d'allégresse passe sur la Forêt Noire, d'arbre en arbre, une nouvelle circule et va planer sur le Waldo, et la bergeronnette dit à l'écureuil du jardin « quelle nouvelle, mon cher ! J'en suis toute retournée... Notre papillon se marie !... » Hé oui, l'empoisonneur du Stobb veut goûter à la vie familiale ! Vié n'en est pas encore revené ! Encore un qui lâche le célibat. Que notre ami LeFort trouve dans ce modeste écho l'expression de nos vives félicitations et nos vœux de bonheur parfait.

Si vous venez à nos réunions mensuelles, vous ferez connaissance avec le Bouthéon, club fondé par l'Union des Amicales. De création récente, il a déjà une belle renommée. Il est vrai qu'il a de solides piliers... n'est-ce pas, Godart ? Mais là n'est pas le but de cet écho. Au club il y a un magnifique tableau, une grande fresque plutôt, et qui illustre de façon saisissante le titre donné au club. Et ce sont bien des Bouthéons qui se communiquent ces groupes de prisonniers assemblés devant la baraque. Venez voir ce tableau, il est impeccable. Et quand vous saurez qu'il est l'œuvre de nos amis Malet et Bélingne, vous accourrez en foule pour l'admirer.

H. PERRON.

Adhérents à l'Amicale, pour toutes les questions concernant vos polices d'assurances (incendie, vie, vol accidents, etc...) notre camarade H. Perron se tient à votre disposition pour vous fournir gratuitement tous renseignements utiles. (Pour les adhérents de province, joindre un timbre pour la réponse.)

## MIEUX VAUT RIRE !

### INFORMATIONS GENERALES

Notre camarade LANGEVIN nous prie de rappeler que, le papier étant rare et cher, il ne faut pas profiter de l'hospitalité du « Captif de la Forêt Noire » pour soulager sa bile et régler ses petites affaires; seuls, les articles vraiment sérieux seront désormais admis.

Contrairement à ce qu'on aurait pensé, l'abbé PETIT, au cours de son passage à Paris, n'a pas procédé à une distribution de colis de la Croix-Rouge ou de biscuits casés.

Voulant fêter dignement la mise en vente libre du tabac, notre ami Pompe, appelé par dérision le dur, se laissa aller à fumer plusieurs pipes. Ce qui provoqua un important feu de cheminée et nécessita l'intervention des pompiers. Aux dernières nouvelles, Pompe serait allité avec un fort rhume mais son état mental serait jugé désespéré.

### INFORMATIONS OFFICIELLES

On nous communique à l'instant la liste des catégories de prisonniers aux quels la qualité de combattant sera officiellement reconnue :

1<sup>o</sup> Manchots (du bras gauche seulement) pouvant prouver leur affectation à une société de pêche à la ligne depuis au moins dix ans et cinq mois.

2<sup>o</sup> Borgnes (de l'œil droit seulement) ayant accompli leur service militaire ou une période de réserve

soit dans les bateaux lavoirs, soit dans le régiment des zouaves du pont de l'Alma.

3<sup>o</sup> Célibataires endurcis pouvant prouver au moins cinq liaisons (deux dangereuses et trois mal à propos).

4<sup>o</sup> Tous ceux qui ne rentrent pas dans les catégories précédentes seront considérés comme de vulgaires pékins et traités comme tels, toutefois, il a été décidé de leur donner, à titre de compensation et afin de marquer la bonne volonté du gouvernement à leur égard, une magnifique ceinture de cuir d'après guerre portant sur la boucle la devise symbolique suivante : « Compté sur nous ! »

Priorités : notre Gouvernement, soucieux d'améliorer constamment la situation des prisonniers, vient de nous accorder une nouvelle série de priorités, en voici le détail : priorité dans le droit de grève, priorité dans l'attribution des bons d'achat de boutons de culotte renforcés modèle 1918, priorité pour la consommation du vermouth-cassis et des mandarins-curaçao et surtout dans le droit de se ta're. Nul doute que ces priorités, surtout la dernière, seront intégralement respectées.

### LES SPORTS

Nos camarades Debroy et Godard s'étaient retrouvés par une coïncidence tout à fait fortuite, au bar du Club du Bouthéon, ont battu leur record personnel de la consommation de la grenadine à l'eau en le portant d'un seul effort à douze unités. Le record n'a pas été homologué car le gargon du bar prétend que, par un phénomène étrange, nos deux amis auraient compté deux fois leurs soucoupes.

Henri DAUBIGNY.

Assemblée Générale  
extraordinaire de l'U. N. A. C.  
des 21 et 22 Juin 1947

Une assemblée générale extraordinaire de l'U.N.A.C. s'est réunie le samedi 21 et le dimanche 22 juin 1947, sous la présidence de René Seydoux (Ofilag XC), président, assisté de Toucane (Stalag XII B-F), et Legaret (Ofilag VI A), vice-présidents. Provot-Lemoine (Stalag II B) secrétaire général, Simonneau (Staig III C), secrétaire général-adjoint, Berthet (Stalag XII A) et Langevin (Stalag VB), trésoriers et des autres membres du bureau.

Sur 74 amicales adhérentes à l'U.N.A.C., 52 étaient présentes pour un total de 141 mandats sur 181.

Après pointage des présents, le président Seydoux a donné la parole au secrétaire général Provot-Lemoine, qui a fait un compte rendu de l'activité du bureau-directeur de l'U.N.A.C. dans les derniers mois qui se sont écoulés.

Le président a ensuite rappelé quel était l'ordre du jour de l'assemblée générale :

1° Etat des pourparlers avec la F.N.P.G.;

2° Examen du projet d'organisation présenté par la Commission de la province;

3° Fonds des Mutuelles;

4° Carte du Combattant;

5° Questions diverses.

Abordant la première question, Seydoux a mis l'Assemblée au courant des pourparlers, qui ont lieu avec la F.N.P.G. Après son très brillant exposé et diverses interventions, la continuation des pourparlers a été mise aux voix.

Par un vote presque unanime, l'Assemblée générale a confirmé sa volonté de poursuivre les négociations avec la F.N.P.G.

Sartelet (Stalag IVB), rapporteur de la Commission de la Province, commente alors le texte qui avait été soumis aux Amicales et à leurs délégués locaux.

Après la discussion générale — à laquelle ont pris part les différents délégués provinciaux : Warin (Nord), Coudert (Maine-et-Loire), Born (Haute-Garonne), Maubert (Sarthe), Duval (Ille-et-Vilaine), — l'Assemblée générale a décidé la réunion immédiate d'une commission chargée de ré-examiner le projet et d'y apporter les modifications nécessaires. Cette commission a été formée des membres de la commission déjà existante auxquels ont été adjoints les délégués provinciaux.

Cette commission s'est réunie à 18 heures, sous la présidence de Legaret (Ofilag VI A).

Chesnais (Stalag XI B), président de la Commission des fonds de Mutuelles, avait fait auparavant un très

brillant exposé sur cette question et montré tout le travail accompli à cet effet par l'ensemble du bureau directeur de l'U.N.A.C. et notamment par son vice-président Toucane. Il a souligné que ce crédit ne devait être considéré que comme une avance sur la totalité des fonds à récupérer sur la crémence allemande. Cette question des fonds de Mutuelles est d'actualité, car certains éléments ont faussé le sens réel de leur provenance. Chesnay a indiqué le mécanisme et le travail auquel se livrait la commission ministérielle constituée par l'arrêté d'administration publique du ministre des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre.

Après son intervention, sur la demande de l'Amicale du Stalag II B, représentée par Pradel, l'Assemblée s'est prononcée sur l'opportunité d'ouvrir un débat sur la Carte du Combattant. Après vote, l'examen de cette question a été remis à une réunion ultérieure.

Pour permettre à la commission de province de se réunir, l'Assemblée générale a décidé d'ajourner ses travaux au dimanche matin 22 juin à 9 h. 30.

La séance a repris dimanche à l'heure fixée et Legaret a rendu compte du travail considérable auquel s'étaient livrés les membres de la commission et du résultat auquel ils avaient abouti.

Après les commentaires et diverses observations ou explications des membres de l'Assemblée générale, le projet, après quelques rectifications, a été adopté par 123 mandats et 6 abstentions. Born (Haute-Garonne) et Maubert (Sarthe) avaient apporté après leur vote des explications pour indiquer qu'ils n'avaient pas été mandatés sur le texte remanié.

Il est évident que la résolution adoptée et les modifications apportées aux statuts de l'U.N.A.C. entraîneront les Amicales nationales à prévoir dans leurs propres statuts les modifications nécessaires. Un projet type leur sera soumis.

Le président Seydoux s'est félicité de l'excellente et haute tenue de cette Assemblée générale extraordinaire qui a accompli un travail considérable d'organisation qui ne tardera pas à porter rapidement ses fruits, étant donné la compréhension et l'esprit de camaraderie qui n'ont cessé de se manifester tant chez les délégués provinciaux que chez les délégués des Amicales nationales.

Après ces journées de travail si fécondes en toute « amitié », les membres de l'Assemblée générale se sont retrouvés avec plaisir au Club du Bouthéon, dont l'inauguration officielle avait eu lieu à l'occasion de l'Assemblée générale précédente des 1<sup>er</sup> et 2<sup>o</sup> mars.

**ODOUL**

51, rue Bichat-Paris X<sup>e</sup>  
Tél. : BOT 10-30 — 3 lignes groupées

★  
**TOUS**  
**Déménagements**  
PARIS - PROVINCE  
ÉTRANGER  
★  
**SON**  
**Garde-Meubles**

en cases séparées,  
agréé par les Tribunaux

**LYSTON-RADIO**

35, rue St-Sébastien  
PARIS 11<sup>e</sup>  
ROquette 90-96

★  
**VENTE A CRÉDIT**  
★

*Gaston BORDEREAU* se fera un plaisir de recevoir ses camarades du Stalag VB et de les faire profiter des avantages accordés au K. G. de son Stalag.

**UN DIMANCHE AU CAMP**

(Extraits de « Barbelés Sanglants »)

(Suite)

par Richard QUEUTAL

Le dimanche, à partir de 11 heures, le camp se transforme en rassemblement de romanichels. Il s'agit de manger. Et dans l'esprit d'un prisonnier, manger, c'est manger bien, c'est manger autre chose que la saleté officielle, même celle du dimanche, qui veut être meilleure qu'en semaine. D'un autre côté, la cuisine ne fonctionne pas le dimanche soir. Alors, il faut bien faire quelque chose qui tiende au ventre, car l'estomac, lui, il s'en moque de l'organisation sadique du Grand Reich. Donc, on se débrouille.

Les feux se montent dehors, derrière les baraques, le long du talus du Neckar. Les feux sont faits avec des briques récupérées, on chauffe avec des bois récupérés, dans des marmittes qui sont des boîtes de confiture récupérées. Certains même, ont des braseros véritables, récupérés. Tout est récupéré, il ne faut rien laisser traîner à portée de la main d'un prisonnier. Il y a des fortunes dans les baraques pour les marchands de ferrailles et de vieux objets.

On ne cuisine, en général, qu'un plat, la pomme de terre, et on ne les fait que d'une façon : les frites, sauf aux moments où la graisse fait trop défaut, mais c'est assez rare ! Certes, on réchauffe aussi les réserves, les bonnes choses des colis : poulets, lapins, lard, petits pois, haricots, etc., etc. Mais ce travail-là est facile.

Pour les frites, c'est un problème. On ne mange pas la margarine de la semaine, on la conserve précieusement, on a peur qu'un jour, la fauche de la graisse ne soit plus rentable !

Tous sont passés maîtres dans l'art délicat des frites. On voit bien cependant les novices, ceux qui dans le civil n'essuieraient même pas la vaisselle de leur femme. Ils n'ont pas le geste franc des durs de durs, ils ont peur de se brûler ou de se salir les mains. Mais ils cuisinent malgré tout, et ça ne doit pas être si mauvais, puisqu'ils s'y appliquent avec tant de zèle.

Il faut voir avec quelle joie, les K. G. font les peluches, eux, qui ont grogné, le matin, pour aller les faire, en corvée à la cuisine.

Une odeur sympathique règne sur le camp. Ça pétile, ça grésille, ça flambe, quelquefois la margarine prend feu. On recommence. Quand on n'a plus de bois, on en retrouve, Dieu seul sait où.

Certains sont installés aux lavabos. Il y a une fumée opaque qui prend à la gorge, comme les gaz protecteurs. Vous ne voyez pas ceux qui sont à l'autre bout, à quelques mètres. Qu'importe, les héroïques cuisiniers tiennent le coup, tant pis, pour les gars qui se lavent ! Pensez donc, c'est pour des frites. On mourrait pour un plat de frites !

Dans les baraques, tous les poêles marchent. Dehors, il fait 30 degrés, dedans, il y a peut-être 40 ou 45. Qu'importe, c'est pour les frites, personne ne se plaint. La frite, c'est la reine du camp, le dimanche. C'est la déesse qui a ses autels partout, et des autels enflammés, où l'on sacrifie, le torse nu, avec de la sueur qui perle ou qui roule en cascades !

C'est une des scènes les plus typiquement « prisonnier » du camp. Le soir, les feux brûlent encore. On pense à quelque scène de Jean Richepin, de la Chanson des Gueux, ou à des feux de camp, avec des visages de bohémiens, qui attendent le lendemain pour fuir, et laissent des cendres en guise de souvenir...

À ces tableaux, il ne manque même pas la note vengeresse. Elle est ébauchée par la silhouette de la sentinelle, qui, de l'autre côté de ses barbelés, hume les bonnes odeurs, et se dit que le soir, il aura une soupe,

la constante salade de pomme de terre, et l'air d'Erika, en guise de dessert...

— o —

Sitôt le repas de midi terminé, Forval s'étend sur son lit. non pour dormir, il n'y faut pas songer, il y a trop de bruit et de va-et-vient. Mais pour rêvasser, pour se reposer, pour passer une demi-heure ou une heure tranquille.

L'esprit marche à une vitesse fantastique et saute d'un domaine à l'autre avec une incohérence dont on est surpris. On ne peut pas affirmer qu'on réfléchit, ce n'est pas une méditation ordonnée sur un sujet délimité. On est perdu dans un rêve immense, et tout à coup, la réalité réapparaît.

Elle réapparaît sous la forme de cet intérieur de la baraque. A ce moment-là, au moment où l'on se réveille, on doit ouvrir des yeux tout ronds, comme un chien qui vient de bailler, et qui inspecte l'horizon.

C'est alors une impression bizarre, quelque chose de neuf, qu'on n'a pas encore vu, bien qu'on le touche du doigt depuis très longtemps.

Une toiture sans plafond, avec des chevrons, des poutres. A chacune de ces poutres pend du linge : des vieilles chemises déchirées qui séchent, des pantalons rapiécés jusqu'à n'être plus que des morceaux de couleurs différentes juxtaposés et qui se balancent comme des spectres de pendus, des musettes, des sacs, des képis, des capotes. Sur les lits, un désordre inimaginable : le linge sale jeté en vrac, les boîtes éventrées qui laissent apercevoir des ails, du fromage, des mouchoirs, de la ficelle, des photos, des livres, des chaussettes, des lettres, des vieux journaux. Sur les étagères, il y a de tout, comme au marché aux puces, c'est indescriptible, seule une photo peut en donner l'idée.

Des vieilles casseroles voisinent avec la photo de la femme, la brosse à dents repose sur une couche de poussière et de crasse, un peigne édenté apparaît sous un morceau de pain. Il y a bien quelques prisonniers qui ont de l'ordre. Ce sont ceux qui veulent se singulariser, ce sont les maniaques !

Avec tout cela une atmosphère jaunâtre, ou grise, ou bleue sale ça dépend du tirage des poêles, et des arrivages de cigarettes.

Quant aux bruits d'une baraque, c'est impossible de les dénombrer, de les isoler. L'orchestration est faite à grands coups d'altérations, et chaque timbre joue son motif sur un fond de vacarme. Le bruit des vivants se mêle à celui des objets inanimés et tout cela tournoie, s'amplifie, descend, remonte, pour n'être parfois qu'un murmure, ou parfois une tempête.

Qui dira jamais la crispation des nerfs, quand un de ces infâmes harmonicas, se met à esquiner les dièses et les bémols, ou quand un banjo se mêle de vouloir faire des trémolos langoureux, ou quand un de ces accordéons poussifs et asthmatiques, s'acharne sur un accompagnement, toujours faux, toujours à contretemps, et toujours agaçant !

Si un jour le système nerveux est « grippé » on le devra bien à toute cette faune de frolette-gueules, et de tire-soufflets !

Ajoutez les chants de toutes sortes, depuis le grand air d'opéra-comique, jusqu'au plus mauvais Tino Rossi. Ajoutez ceux qui s'enguirlandent, ceux qui discutent comme si tout le monde était sourd, ceux qui cloutent une planche, ceux qui liment une bague, ceux qui font une partie de lutte, en renversant tout.

Imaginez les joueurs de cartes, qui

s'échauffent, les gens qui circulent avec leurs gros sabots, ceux qui s'investissent d'un bout à l'autre de la baraque, uniquement pour prouver que le langage, c'est ce qui différencie l'homme de la bête !

Soyons justes avec les joueurs de pokers, ils ne sont pas bruyants, ils ont trop à calculer. Mais, quand il s'agit de payer, c'est là qu'on les entend !

Pensez à tous ceux qui toussent, qui rotent, qui pètent, qui crachent, qui éternuent, qui roupètent parce qu'ils sont de corvées, ou parce que c'est le naturel d'un prisonnier de roupêter, et vous aurez peine à imaginer où il faudrait se cacher pour trouver la solitude et la tranquillité !

— o —

Il est un spectacle du dimanche après-midi, assez affligeant malgré son pittoresque.

Sitôt la soupe avalée, une bonne vingtaine d'individus, souvent plus, vont s'accrocher aux barbelés, pour regarder, sur le chemin de hallage, qui fait promenade ombragée, les passants habillés de vert.

Et ils sont là, des heures entières, le nez sur les piquants, les doigts crispés, la bouche ouverte comme les mannequins des jeux de massacre, l'œil aux aguets, pour voir passer de temps en temps, une femme.

Naturellement, les sentinelles leur font la chasse, car il est interdit d'avoïr des contacts avec la vie civile, même par la vue...

Mais, quand le gardien, dans son immuable ronde aux abords de la cage aux ours, est à l'une des extrémités du camp, nos curieux sont à l'autre. Le Grand Reich doit bien s'attendre à ces petites malices. Quand on veut à tout prix jouer le métier de pion, c'est bien logique de voir renaître l'esprit collégien !

Il y en a un qui fait mieux. Toute son après-midi de dimanche, il la passe debout sur son lit, les bras levés au-dessus de la tête, et appuyés aux chevrons, parce que, du vasistas, il aperçoit mieux que de la cour, les élégants machdachs, qui promènent leur ennui ou leurs rires bruyants !

Et Montherlant viendra nous décrier les femmes !

On ne sait pas l'impression que peuvent avoir passants et passantes, quand ils voient ces doux animaux féroces, dans leur fosse. Bien sûr, s'ils avaient du sucre, ils en jeteraient. Mais le sucre, ils n'en ont pas, ils ne savent pas ce que c'est que les douceurs...

Les hommes lancent quelquefois des mots aimables. Mais les mots des hommes, on s'en fout. Ce qui compte, ce sont les femmes ! — Tu as vu ? Tu as vu, celle-là, ce regard ! Elle a souri ! Ah, si elle pouvait... On serait heureux avec elle !

Et cela, c'est dit avec un air épanoui, un air victorieux, un air de matador dans l'arène. C'est dit par des hommes de 35 ans, et souvent plus !

Ah, comme ils sont rajeunis, les grands enfants du Maréchal !

Forval venait de s'endormir. Il est réveillé en sursaut.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon pauvre Papillon ?

Papillon est en liqueur sur son lit, le briquet qui se promène comme un feu follet, découvre par instant une anatomie décharnée.

— Ah, la truande, grogne Papillon, si je la tiens !

— Tu en as encore une ?

— Une ? Une division ! Une division motorisée !

— Tu leur fais la guerre, elles se défendent ! Laisse-les tomber elles ne s'occuperont plus de toi.

(A suivre).

**POUR NOUS INSTRUIRE**

Voici quelques mois, un vent de révolution soufflait dans l'hémicycle du Conseil municipal parisien. Mme Marthe Richard, conseillère municipale, s'attaquait, en effet, au problème de la prostitution. Et ceux qui eurent le privilège de prendre connaissance des discussions de séance, entendirent parler de « maquereau, maquerele », de « maisons closes », de « lupanar », de « bordel », etc.

Je vois mon lecteur hausser les épaules, d'un air assuré, et je l'entends murmurer : « Nous connaissons cela. » Oui, sans doute, vous connaissez ces expressions, mais vous êtes-vous demandé quelles en étaient les origines ? Non, n'est-ce pas ! Et bien, voici :

Certains auteurs assurent que le mot « maquereau » provient du terme latin « aquareus », parce que, chez les Romains, les porteurs d'eau se mélaient fréquemment aux intrigues de débauche, leurs fonctions leur permettant l'entrée libre dans les maisons particulières et dans les bains publics.

Plusieurs auteurs prétendent que ce mot « maquereau » a été tiré d'un autre terme latin « macarellus », parce que, dans les anciennes comédies, à Rome, les proxénètes portaient des habits bigarrés. Ces auteurs étaient leur opinion sur le fait que ce nom a été donné à un poisson de mer portant sur le dos un mélange de plusieurs couleurs vives.

Mais les avis sont partagés et quelques auteurs modernes pensent que ce mot « maquereau » vient de l'hébreu « machar » qui signifie « vendre », parce que c'est le métier de ces sortes de gens de vendre les faveurs des filles qu'ils ont l'art de séduire.

De longues et graves discussions ont eu lieu sur l'origine du terme « bordel ». En vieux français, bordel était « bordeau » et certains auteurs assurent que ce mot fut composé des mots « bord » et « eau », parce qu'à l'origine, les lieux de débauche furent situés aux bords des fleuves ou rivières. D'autres affirment par contre que

le mot « bordel » vient du mot saxon « bord ». Le « bord » était une petite loge ou loggia, de dimensions très réduites et dans laquelle on ne pouvait placer qu'une « couche ».

Comment expliquer l'origine du mot « lupanar » ? Ce mot vient de « Lupanaria », tiré lui-même de « louve ». Ce nom qu'on donnait aux maisons de débauche avant la loi du 13 avril 1946, qui en interdit l'existence, prend sa source dans la fable de l'allaitement de Romulus et Romus par une louve. Cette louve était Accia Laurentia, femme d'un berger qui recueillit les deux enfants exposés sur les bords du Tibre et à qui la beauté de ses formes et la voracité de son appétit charnel avait attiré cette qualification (louve) de la part de ses voisins. Les femmes publiques furent appelées « louve, lupoe » et leurs demeures : « lupanaria ». Ces « lupanaria » étaient ordinairement construites sous terre et voûtées (Fornix), et c'est de là également qu'est venu le terme « Fornication » qui, dans la langue

latine comme dans la nôtre, désigne le commerce illicite des deux sexes.

Et puisque nous nous instruisons, peut-être seriez-vous heureux de savoir d'où provient le proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ». Ce proverbe date des années 1223 à 1226. A cette époque, le roi Louis VIII, dit « Louis le Lion », défendit aux filles publiques de porter certains ajustements et spécialement des ceintures dorées. Mais la loi ne fut pas respectée par les filles de débauche qui, comme les femmes honnêtes, arborèrent de splendides ceintures dorées. Et les femmes honnêtes se consolèrent en déclarant : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ».

Et voici l'origine de l'expression française : « Une femme court l'aiguillette ». C'est le roi Charles VI qui, en 1389, autorisa certaines filles de débauche à commercer leurs charmes, sous réserve de porter à l'un de leurs bras une marque spéciale sur le vêtement. De là est né le port de l'es-

guillette ou aiguillette qui subsista pendant des siècles. De là est née également l'expression qu'une femme « court l'esguillette », lorsqu'elle prostitue son corps au désir de chacun.

Pour terminer, voici un modèle des lettres de patente accordées aux filles de débauche sous le règne de ce roi Charles VI :

« Lettres de patente sont accordées aux filles de joie du bordel de nostre grande ville de Thoulouse, dit la Grant-Abbaye..., autorisées à vestir telles robes et chaperons, et de telles couleurs, comme elles voudront vestir et porter, parmi ce qu'elles seront tenues de porter entour l'un de leurs bras une enseigne ou différence d'un jarretier ou lisière de drap d'autre couleur que la robe qu'elles auront vestue ou vestiron. »

Sur ces paroles plus ou moins compréhensibles, je vous quitte et vais continuer mes lectures qui me permettront peut-être de vous instruire à nouveau.

Gaston BLIN.

# A la gloire de la Résistance Alsacienne

## L'organisation de la « BOURSE »

La plus importante filière d'évasion de prisonniers  
— de guerre d'Alsace et de Lorraine —

La fumée des derniers incendies venait de se dissiper dans le ciel de France. Sur les routes poudreuses, dans les wagons à bestiaux, nos armées vaincues prenaient le chemin de la captivité, tandis que les femmes et les enfants, qui avaient cherché dans le Massif Central ou dans le Midi un refuge contre l'envahisseur, regagnaient péniblement leurs villages et leurs villes... Triste spectacle que celui des foyers détruits, d'un sol dégradé, d'un pays recru de fatigue et de tristesse.

Le cœur serré, comme un enfant qui quitte sa mère, l'Alsace prenait congé de ce que fut la France. Le vainqueur l'avait ménagée, car il la voulait toute pour lui. Il ne lui marchandait pas ses promesses ni même sa sollicitude. Mais tout n'était qu'illusion, mensonge, vérité d'une seconde comme les saisons de l'armée. Les mots s'envolaient comme des feuilles et les menaces succédèrent bien vite aux promesses.

Si nous vous invitons aujourd'hui à remonter le chemin de nos souffrances, c'est pour rendre hommage une fois de plus à ceux qui, non seulement n'ont jamais reconnu à l'envahisseur d'autres droits que celui du plus fort, mais ont risqué et même donné leur vie pour rendre à la France des milliers de ses fils ravis par l'ennemi. Ils ont retrouvé dans la tourmente la vieille tradition française.

Les Mulhousiens virent les derniers soldats français aux camps de la Dentsche, du quartier Drouot et de la Manurhin. Les traits tirés de leurs visages, la pâleur de leurs joues accusaient la fatigue des longues marches et les privations des dernières semaines. Mais ils avaient encore un espoir, celui de revoir sous peu leurs villages, leurs femmes et leurs enfants. Pour tuer le temps ils jouaient, rêvaient ou même chantaient. Mais bien vite les jeux ne distraient plus, le rêve rendant plus triste et dans les chants passait la vieille détresse de l'esclavage et de la mort.

On ne pouvait pas empêcher les Mulhousiens de secourir ces malheureux, qu'on ne peut empêcher une mère d'adoucir les souffrances de ses enfants. C'était à qui ferait parvenir le plus de colis aux prisonniers ou même à qui en ferait évader le plus grand nombre. Aide spontanée, initiatives isolées... On se rendit bien vite compte qu'une action organisée, qu'un travail en équipe s'avérerait bien plus efficace. « L'union fait la force », dit le proverbe. Cette idée fut à l'origine de plusieurs organisations dont la plus importante groupait plus de cent membres et avait pris le nom d'« Organisation de la Bourse ».

Le mot organisation est sans doute quelque peu inexact. Il ne saurait qualifier d'une façon tout à fait adéquate un groupement de personnes dont les efforts, il est vrai, coordonnés et dirigés par quelques chefs tendaient vers le même but, mais qui s'ignoraient entre elles et cherchaient même à s'ignorer. Il fallait enlever à l'ennemi la possibilité de découvrir tout le réseau en opérant une seule arrestation.

L'Hôtel de la Bourse fut, jusqu'au « coup dur » du 30 mars 1942, le plus grand centre d'accueil et de départ de prisonniers. Jusqu'à leur arrestation, ses propriétaires logeaient et nourris-

saient gratuitement un grand nombre de ces malheureux qui trouvaient là, en Mme Rohmer, une seconde mère.

Quand on parle de filière d'évasion, le profane pense aussitôt et peut-être uniquement aux passeurs. Eux seuls supporteraient tout le poids du risque et à eux reviendrait tout le mérite des évasions. Nous verrons cependant que dans une grande organisation comme celle de la Bourse, plusieurs dizaines de personnes couvriraient pour le moins des risques aussi graves que les passeurs, qui, somme toute, ne furent qu'une quinzaine.

Il s'agissait d'apporter aux prisonniers, depuis les camps du Rhin jusqu'en Silésie, des instructions en vue de leur évasion. Il fallait ensuite les amener à Mulhouse, les loger, les nourrir, les soigner. Certains d'entre eux séjournaient plusieurs semaines dans notre ville avant qu'on ne pût les faire partir. Ainsi, au début de 1942, l'organisation cachait chez ses membres, depuis des mois, plus de deux cents prisonniers. Puis ils partaient avec les passeurs qui les emmenaient jusqu'à Lons-le-Saunier ou en Suisse.

La filière de la Bourse étendait donc son action depuis la Haute-Silésie. Il y eut même des missions à Königsberg et à Hambourg — jusqu'à Lons-le-Saunier. Elle avait son administration, ses agents de renseignements, ses logeurs, ses médecins, une puissante équipe de ravitaillement et ses passeurs.

Elle n'est pas à assimiler à certaines petites filières qui, le long des Vosges ou plus encore le long de la ligne de démarcation ou surtout de la frontière espagnole, faisaient payer leurs services. Tout se faisant gratuitement et, en entrant dans la Bourse, les membres de l'organisation faisaient le sacrifice de leurs biens en même temps que celui de leur vie. A l'heure actuelle où tout est égoïsme, notre ville peut être fière de ceux qui, pendant plus de quatre ans, ont donné les preuves du plus pur désintéressement et de la plus noble charité.

### LES MISSIONS EN ALLEMAGNE

Les camps de la Dentsche, du quartier Drouot et de la Manurhin ainsi que ceux de l'Asile des vieillards et de la Pouponnière furent vidés dès juillet 1940 par les Allemands. Il ne restait donc plus de prisonniers à Mulhouse. Aussitôt quelques dames et des jeunes filles offrirent leurs services pour aller les chercher en Allemagne même.

Il fallut préparer le terrain, car ramener à chaque voyage un convoi assez important de prisonniers qui ne connaissaient pas un mot d'allemand pouvait paraître à juste titre au-dessus des possibilités humaines. L'Arbeitsamt avait procédé au transfert en Allemagne d'un assez grand nombre de fonctionnaires et d'ouvriers alsaciens.

Il s'agissait de découvrir parmi eux un certain nombre d'agents. Membres de l'organisation dont, par ailleurs, ils ignoraient tout, excepté leur rôle, ces hommes et ces femmes avaient pour tâche de fournir le plus grand nombre possible de renseignements sur les camps et surtout sur les commandos, d'acheter dans les gares les billets pour les évadés et de tenir le passeur au courant des lieux de contrôle dans le train.

La veuve, l'institutrice, Mme V. et Mlle Simone, tels furent les pseudonymes des dames et des jeunes filles qui entreprirent le plus de voyages en Allemagne.

Plus d'un prisonnier se vit accosté par une jeune fille ou par une dame pendant qu'il vaquait à son morne travail quotidien.

— Vous êtes Français ?

— Oui.

Et la conversation s'engageait, rapide, sur la famille, le lieu d'origine, etc..., puis tout à coup :

— Est-ce que vous voudriez vous évader ?

— Pour ça, bien sûr !

— Dans ce cas, présentez-vous à tel endroit ce soir. Si vous ne pouvez pas, voici l'adresse à laquelle vous vous présenterez à Mulhouse.

Et la jeune fille, dans une poignée de main, remettait un billet au prisonnier.

Parfois, l'un ou l'autre patron des commandos aidait directement les passeurs ou bien leur donnait des renseignements précieux. D'autres fois, on trouvait le même appui auprès des curés.

Les billets remis faisaient leur chemin dans les camps. Ainsi, plusieurs mois après l'arrestation de Mlle Simone, des prisonniers se présentaient encore à l'adresse qu'elle avait indiquée.

Mais, pour s'évader, il fallait se procurer des effets civils. Grave problème, souvent insoluble. Heureusement, le malheur stimule l'imagination. Un prisonnier n'arriva-t-il pas un jour à Mulhouse avec, comme pantalon, des rideaux teints. Un autre jour, l'actuel directeur de la Maison du Prisonnier à Nice « piqua » tout simplement le complet, le linge de corps, les souliers, le pardessus et jusqu'au chapeau à son surveillant nazi pendant que celui-ci prenait son bain.

(A suivre).

Consultations sur toutes questions  
— juridiques —

**Stéphane DELATTRE**  
Ancien Avocat Conseil du Stalag  
9, rue Ernest-Lefebvre (XIII)  
Conditions particulières aux  
membres de l'Amicale

**FOURREUR**

**R. GORRINDOT**  
12753 V. A.  
Remise aux Anciens du V A  
34, rue d'Armaille - PARIS-17<sup>e</sup>  
2<sup>e</sup> étage — R. M. 107.990  
Métro : ETOILE et TERNES

# Après une journée de deuil national

A l'occasion du retour des dépouilles mortelles de ceux qui sont tombés pour la France, le gouvernement avait décidé une journée de deuil national, fixée au 27 juillet, et au cours de laquelle les premiers corps ramenés au pays natal recevraient le suprême salut de la foule et des pouvoirs publics.

Dans toutes les villes de France, une cérémonie devait marquer cette date et évoquer le souvenir de tous nos camarades de combat et de captivité dont les sépultures sont disséminées sur les terres étrangères.

Pour la capitale, c'était le Mont Valérien, où furent assassinés par les nazis tant de patriotes, qui avait été choisi comme cadre de cette commémoration.

Certes, M. Vincent Auriol, président de la République, des membres du gouvernement, dont le ministre des A.C., François Mitterand, les plus hautes personnalités officielles et les représentants des Associations d'Anciens Combattants, de P.G. et de Victimes de la guerre, participèrent à cet ultime hommage pour lequel l'U.N.A.C. avait délégué son vice-président Toucan, son secrétaire général Protot-Lemoine, son secrétaire général adjoint, Simonneau, Moreau (du Stalag III D), un des responsables des P.G. français lors la libération de Berlin, tandis que, dans la garde d'honneur, figuraient, entre autres, Bourgeois (Oflag IV D) et Rueff (Stalags X A-B-C).

Certes, les Amicales nées de la captivité et qui, dès leur formation, à

la libération, avaient prévu et demandé ce retour des corps de nos camarades, avaient tenu à s'associer le plus étroitement possible à cette solennelle commémoration consacrée à nos chers martyrs immolés au service de la Patrie.

Mais qu'il soit permis de regretter, une fois de plus, le manque d'ampleur d'une cérémonie à laquelle seuls quelques privilégiés purent assister, sur présentation d'invitations parcimonieusement accordées.

Où était cette foule dont le poète demande qu'elle « vienne et prie » devant le cercueil de « ceux qui, pieusement sont morts pour la Patrie ? »

Tenus à l'écart non seulement par le filtrage du service d'ordre, mais aussi par l'éloignement du lieu de la cérémonie — dont la date au surplus était particulièrement mal choisie, à une époque où les villes se vident — nombreux furent les camarades et les parents qui ne purent remplir, ainsi qu'ils auraient désiré le faire, ce pieux devoir à l'égard de nos morts.

Serait-ce trop exiger que demander, pour l'avenir, que l'organisation de semblables hommages réserve une plus large place au peuple de France et que la date en soit communiquée en temps opportun aux familles et aux associations intéressées, de façon à ce que de telles cérémonies revêtent un caractère d'unanimité et non cette allure quasi confidentielle, presque clandestine, comme si nous avions honte de pleurer nos chers disparus.

### TAILLEUR SUR MESURES HOMMES ET DAMES

#### Gérard Cerf

Coupeur diplômé de l'Ecole  
de Coupe de Paris

28, Rue de Turenne - PARIS-3<sup>e</sup>

Reservez le meilleur accueil  
à ses compagnons de captivité

**SUR COMMANDE  
ET A FAÇON**

Métro : BASTILLE  
ST-PAUL - Autobus 66-96

### Pierre BLANC

Diplômé du Centre d'Etudes  
Supérieures d'Assurances

Vous renseignera sur

**TOUTES ASSURANCES**

Ecrivez-lui

11, rue Henri-Say - ASNIERES

ou téléphonez-lui : **PRO 05-86**

**BISCUITERIE DE L'EST**

**Charles HUMBLLOT fils**

101, rue Benoît-Malon

ARCUEIL (Seine)

TEL. ALÉSIA 09-70

**SPECIALITE DE GAUFRETTES**

### INDUSTRIELS COMMERÇANTS

vous nous aiderez et vous  
ferez une bonne affaire en  
nous confiant votre publicité

### TOUS TRANSPORTS

Paris, Province, par Camions  
Rapides, Chauffeurs Anciens  
Prisonniers, — J. MUSCET  
215, rue de Belleville, 215,  
PARIS (19<sup>e</sup>). Tél. : Botzaris  
00-22.

### MEUBLES-SIEGES - LITERIE - Spécial de STUDIOS RUSTIQUES et MODERNES

Remise aux anciens du V

### STUDIO-BLAINVILLE

ANDRÉ BÉDOIN

7, rue Blainville - PARIS (5<sup>e</sup>)

ODEON : 79-86

Métro : MONGE

Fermé le vendredi.

### PNEUMATIQUES

Neuf - Réparation - Rechappage

**BRIÈRE** ex Pédago du V C

Représentant - Tél. GRÉ. 11-46

### MONDIAL — PNEUMATIQUE

15 bis, rue Aristide-Briand

LEVALLOIS-PERRET

Téléphone : PER. 35-94

### Jean DELAPORTE

du V C

**PROPRIETES - TERRAINS**

Bureau Princip. : 142, av. P.-Doumer

RUEIL (S.-et-O.)

Tél. MALMAISON 01-22

## Nos enfants à l'air pur

Deux trains ont quitté Paris emportant nos petits, en direction de la Forêt-Noire et du Château de Soutrains, vers l'air pur.

Le jeudi 17 juillet, 80 gosses amaigris et plutôt pâlots quittaient la gare d'Austerlitz. Si la joie se lisait sur tous ces petits visages, les mamans venues les accompagner sur le quai avaient le cœur un peu gros.

Le voyage s'est très bien passé et déjà les jeunes pensionnaires du château de Soutrains ont fait retentir de leurs rires tous les échos de l'immense parc.

Ils remercient tous les amica- listes qui ont contribué à la réalisation de ce projet qui nous tenait à cœur : Envoyer les Enfants des Anciens P.G. en vacances.

Le 22 juillet, 23 h. 30, trente enfants de l'UNAC allaient connaître la Forêt-Noire, où certains de nos camarades ont connu un séjour forcé.

Le ministre de la Population était venu souhaiter bon voyage à tous ; la radio et la presse étaient présentes au départ vers cette magnifique contrée.

Remercions l'Amicale des anciens P.G. en occupation qui ont marqué la solidarité qui existe entre nous, en permettant ainsi à nos enfants de réparer leur santé dans la joie de vivre et l'air pur.

D'autre part, le comité directeur de l'U.N.A.C. tient à remercier tout particulièrement Mme Menu du dévouement qu'elle a apporté au départ des enfants en colonies de vacances et à lui adresser ses félicitations.

Bleu des Mers du Sud

c'est une nouvelle ENCRE

**Waterman**



CRÉATION Jif

**Tous Transport**

PARIS-BANLIEUE  
Rapidité - Sécurité

**René GILLANT**

22, rue de Belleville  
PARIS-20<sup>e</sup>

CONDITION SPECIALES  
AUX MEMBRES DE L'AMICALE

# RENCONTRE

par J. DEBROIS

L'autre jour, distrait comme à l'état normal, commença à grogner : « Non mais, tu peux pas faire gâfe, p'tite tête de compteur à gaz ? » L'enguirlande en perspective se transforme en sourires radieux des deux côtés; j'étais tombé sur mon vieux pote Gégène que je n'avais pas revu depuis le retour !

— Alors, Gégène, quoi de neuf ?

— Ben mon pote, moi ça va pour la santé, mais alors pour le reste, tu parles d'une panade !

Quand Gégène discute, il n'y a pas moyen de l'arrêter, aussi j'écoute ses récriminations :

— Tu m'connais, tu sais qu'j'ai pas l'habitude d'ouvrir le bureau des pleurs, surtout qu'c'est aujourd'hui dimanche et qu'j'ai un tuyau sérieux au P.M.U.; mais c'est plus fort que moi, faut que j'me soulage, surtout avec un copain. Quand on est rentrés, on voyait tout en rose et on était prêts à se mettre sérieusement au boulot, surtout qu'on disait qu'ça allait gazer de mieux en mieux; avec ça qu'y nous avaient mis dans le crâne des trucs pépères — des slogans qui z'appellent ça —

« Retrouvons les manches, ça ira beaucoup mieux ! » Ah ! j't'en fous ! On a gratté comme des nègres, et on était quand même contents parce que sur des affiches y nous disaient qu'on sortait tant de machines, de wagons, de camions et que le charbon dépassait le niveau de 39 ! Tu vois le boulot ! Et puis patatra, pour te remercier, on te fout du pain qu'est pas du pain, un truc bon pour les pigeons avec une tapée de maïs dedans et une bouille de gars qu'aurait la jaunisse. On râle; alors là-dessus y nous disent : « Vous en faites pas, on va arranger ça ! » Ah ! pour être arrangés, on a été arrangés ! Y t'on foutu le kilo à 27 balles ! C'est pour l'améliorer, qu'y disent ». Un truc dans le genre de la choré, quoi !

Alors il est tellement bon que, pour pas que tu fasses ton p'tit gourmand et que t'apprécie c'te brioche, on t'en colle que 200 grammes par jour en te disant : « Soyez sages ou vous n'en aurez que 150 ! » Non, mais tu vois d'ici un terrassier avec 150 grammes de brignolet ! Et pis, explique donc à tes mômes qui z'ont droit qu'à ça ! Y tombent sur le bricheton et te ratatine tout au repas de midi et l'soir quand tu t'amènes, tu casses la croûte avec des miettes. Rappelle-toi quand on était en Deutschland et qu'on touchait la boule pour cinq, des fois par hasard pour quatre, si on gueulait : « Y vont nous faire crever, les salauds ! » Et ben mon vieux, si on s'était douté de c'qui nous pendait au nez au bout de deux ans ! Et tout le reste c'est du kif; depuis trois mois, les œufs sont passés de 9 à 18 francs, les tomates de 10 à 24; quant aux patates, on te les balance à 17 balles et encore tu fais la queue pour en avoir. Pendant cinq ans, on t'a dit que les Boches avaient tout pris, d'accord; après y a eu l'occupation par les Alliés (quoique dans le fond j'étais pas que les « Ricains » attendaient beaucoup après nous pour la boustifaille !

Alors, maintenant qu'on est tout seuls chez nous, qu'est-ce qui bequete tout ? Mystère, silence et discrétion ! Mais j'ai l'impression que c't'hiver on va rigoler cinq minutes; y commencent déjà à nous filer des panes de courant; qu'est-ce que ça va être au mois de janvier. Et on te parle de remettre les S.P. et de supprimer l'essence; moi j'm'en fous j'ai pas de voiture et y m'en faut qu'pour mon briquet, mais quand même ça t'fait mal aux tripes; encore des gars qui vont se sucrer les patates : « Tu veux un bidon ? Tu veux un S.P. ? Envoies pochette-surprise ! et toc dans la glissante, et au suivant de ces messieurs ! Alors, comment veux-tu y arriver avec ta petite paye de balayeur ? Pour une fois que les patrons étaient d'accord avec les syndicats pour les salaires, qu'c'était une chose encore jamais vue et qu'on en était comme deux ronds de flan, v'là l'Gouvernement qui dit : « Rien du tout, ça gage pas; on r'commence tout. » Tu parles d'une combine ! En attendant, on te fait poirotter avec une prime par-ci, une par-là et pour le reste, l'ouvrier attend le bec ouvert. Sa seule consolation c'est le regarder passer les voitures américaines foutues comme des tanks, qu'on voit en payage, qu'on sait pas d'où ça sort ! T'en fais pas, les gonzes bien habillés qui les conduisent et les souris qui s'entraînent dedans, y z'attendent pas la prime pour bequeter ! Ah ! y a un truc qui m'a bien fait marrer ! Pendant qu'y refusait nos raugments, nos braves élus, comme on dit, qui s'engueulent pour la frime pour pouvoir vendre leurs canards, y z'ont pas loupé la commande ! En douce et sans histoire y s'ont ballotté une petite ralonge de 193 billets, une paille ! Ce qui porte « leur modeste traitement » à 685.000 balles par an ! Avec ça, tu peux toujours voir venir ! Alors pour faire des économies on balance quelques lampistes à 6.000 par mois dans les ministères, mais comme par hasard on oublie les « cadres indispensables » à 400 billets. Tu parles d'une balance !

Allez, tiens, y en a marre de discuter, viens t'en coller un entre les écussons, après j'irai au marché acheter un petit poulet. »

— Un petit poulet, Gégène, au prix où ils sont ?

— Ben mon pote, c'est la seule manière de s'taper du blé à l'état pur !

Je ne voudrais pas employer une dizaine de lignes à transcrire in-extenso les élucubrations de ce K. G. anonyme. Néanmoins, il est bon de parler de cet article, car il reflète l'état d'esprit d'un certain nombre d'anciens prisonniers, souvent mal renseignés sur les données du problème.

Il s'agit de 100 millions accordés comme remboursement partiel des marks de mutuelles bloqués en Allemagne (décret du 3 mai 1947). Comme chacun le sait, ces fonds destinés aux veuves et orphelins des P. G. décédés en captivité, seront répartis par les soins des Amicales de Camps, après enquêtes des Offices départementaux des Anciens Combattants. Un contrôle est exercé par une commission comprenant un représentant de l'Office National des A. C., trois représentants de la F. N. P. G. et quatre représentants des Amicales.

Notre ex-K.G. s'indigne du fait que les Amicales de Camps participent à cette commission car, dit-il, « Ce n'est pas un mystère pour personne que cette Union ne représente qu'un nombre infime d'anciens prisonniers de guerre et il est par contre de notoriété publique que certains de ses dirigeants ont porté allègrement la francisque du Maréchal Pétain Traître, et bénéficié d'un « rapatriement spécial »... Par la grâce de Monsieur Mitterand, les hommes les moins qualifiés se trouvent investis de la mission de distribuer des fonds qui sont la propriété de l'ensemble des prisonniers de guerre. » Ensuite notre homme ne trouve plus de termes pour qualifier les modalités prévues pour la répartition des sommes destinées à « soulager les prisonniers de guerre dans le besoin » (sic). « Par exemple, écrit-il, l'Amicale du 369 (Kobierzyn), camp de représailles de Pologne, où se trouvaient confinés 4.000 sous-officiers patriotes réfractaires au travail recevra la somme dérisoire de 21.000 francs alors que certains Stalags où fleurissaient l'esprit vichyste percevront plusieurs millions. Nous avons cherché en vain, sur la liste des Stalags bénéficiaires les Amicales de Rawa-Ruska, Stryj et Gravenz ».

Je voudrais faire une brève mise au point de ces différentes critiques.

Pour ce qui est de l'esprit vichyste, des Stalags, il ne faut pas exagérer, non plus que jeter la pierre à ceux qui, de bonne foi, ont cru faute d'informations précises à une politique de double jeu. Parmi ces derniers se trouvaient justement un certain nombre de sous-officiers réfractaires. Au V A, par exemple, le 1<sup>er</sup> mai 1942, quelques jours avant le premier départ pour Koberzyn, 600 sous-officiers non tra-

Nous sommes heureux d'avoir à nouveau parmi nous, notre excellent camarade, le médecin capitaine PAYRAU qui a terminé son séjour en AUTRICHE et qui nous apporte à nouveau sa collaboration.

Nous avons eu récemment la visite de notre camarade WEL, de passage à PARIS, ancien prothèse du WALDO et camarade de l'Amicale pour STRASBOURG. Il adresse son amical salut à tous ses anciens camarades.

Nous sommes heureux d'avoir à nouveau parmi nous, notre excellent camarade, le médecin capitaine PAYRAU qui a terminé son séjour en AUTRICHE et qui nous apporte à nouveau sa collaboration.

## PETITES NOUVELLES

Nous sommes heureux d'avoir à nouveau parmi nous, notre excellent camarade, le médecin capitaine PAYRAU qui a terminé son séjour en AUTRICHE et qui nous apporte à nouveau sa collaboration.

Nous avons eu récemment la visite de notre camarade WEL, de passage à PARIS, ancien prothèse du WALDO et camarade de l'Amicale pour STRASBOURG. Il adresse son amical salut à tous ses anciens camarades.

## NOTRE COURRIER

Nous avons reçu de notre camarade Ernest BAKRIEKE, a Kœux-Minerois (Aube) la lettre suivante :

« Comme ancien prisonnier, c'est avec un réel plaisir que je lis régulièrement le bulletin de l'Amicale du STALAG V « B », où l'on retrouve un peu de cet esprit des camps que l'on voudrait voir se propager davantage parmi ceux qui ont eu la chance de pouvoir retrouver leurs familles après cinq ans d'une cruelle séparation. J'a souffert comme tant d'autres prisonniers et surtout je n'ai pas oublié.

« Je pense à mes dix mois de salin que j'ai passé à Bad-Dunheim (Forêt Noire) et au contremaitre qui nous dirigeait, type parfait nazi 100 % osant narguer les prisonniers en plein travail, tandis qu'ils remuaient leurs trois tonnes de sel par jour par une température assez élevée. Je voudrais savoir ce qu'est devenu ce nazi du nom de Wuthe, habitant un petit pavillon attenant à la saline de Bad-Dunheim (Forêt Noire) ayant quitté ce kommando quelques mois à peine avant la libération, je n'ai pu avoir de ses nouvelles.

« Pourrait-on me renseigner à ce sujet ? Je crois que beaucoup de nos anciens compagnons d'infortune seraient heureux de savoir ce qu'est devenu cette « gueule de boche » qui doit avoir actuellement, s'il n'est pas mort, une quarantaine d'années. Je vous remercie par avance pour l'insertion de cette lettre et vous prie de croire à mes sentiments très amicaux. »

Notre camarade André DUMAS a la joie de nous faire part de la naissance de sa fille Annie, le 22-7-1947, à Béziers.

Notre camarade Philippe BAUDRU est heureux de vous faire part de la naissance de son fils Alain le 9-7-1947.

Notre camarade DIVOIRE Etienne a la joie de nous annoncer la naissance de sa fille Claudine, le 17-6-1947.

Notre camarade LÉON APCHAIN est heureux de nous faire part de la naissance de son fils Claude.

Nous apprenons la naissance de la petite Christiane, le 19-6-1947, fille de notre camarade FOURNIT Pierre, de Roye (Somme).

Notre camarade BOUDSOCQ est heureux de nous faire part de la naissance de deux garçons.

Notre camarade BERTHUY nous annonce la naissance de sa fille Chantal, le 9 septembre, à Romilly-sur-Seine (Aube).

Nos meilleurs vœux aux bébés, compliments et félicitations aux parents.

## MARIAGE

Notre camarade LEFORT (alias Papiillon) ancien apothécaire du WALDO, s'est marié le 30 juillet 1947 avec Mlle Madeleine SOURICE, belle-sœur de notre camarade le docteur André CESBRON.

Nos félicitations aux jeunes époux pour ce mariage V « B ».

# Encore un scandale !

Dans le « Réveil des Combattants » de juin, un certain ex-K.G. 104-210, dénonce un nouveau scandale sous le titre « 100 millions aux Mutuelles de camps, pas un sou pour les Stalags de Résistance ».

Je ne voudrais pas employer une dizaine de lignes à transcrire in-extenso les élucubrations de ce K. G. anonyme. Néanmoins, il est bon de parler de cet article, car il reflète l'état d'esprit d'un certain nombre d'anciens prisonniers, souvent mal renseignés sur les données du problème.

Il s'agit de 100 millions accordés comme remboursement partiel des marks de mutuelles bloqués en Allemagne (décret du 3 mai 1947). Comme chacun le sait, ces fonds destinés aux veuves et orphelins des P. G. décédés en captivité, seront répartis par les soins des Amicales de Camps, après enquêtes des Offices départementaux des Anciens Combattants. Un contrôle est exercé par une commission comprenant un représentant de l'Office National des A. C., trois représentants de la F. N. P. G. et quatre représentants des Amicales.

Notre ex-K.G. s'indigne du fait que les Amicales de Camps participent à cette commission car, dit-il, « Ce n'est pas un mystère pour personne que cette Union ne représente qu'un nombre infime d'anciens prisonniers de guerre et il est par contre de notoriété publique que certains de ses dirigeants ont porté allègrement la francisque du Maréchal Pétain Traître, et bénéficié d'un « rapatriement spécial »... Par la grâce de Monsieur Mitterand, les hommes les moins qualifiés se trouvent investis de la mission de distribuer des fonds qui sont la propriété de l'ensemble des prisonniers de guerre. » Ensuite notre homme ne trouve plus de termes pour qualifier les modalités prévues pour la répartition des sommes destinées à « soulager les prisonniers de guerre dans le besoin » (sic). « Par exemple, écrit-il, l'Amicale du 369 (Kobierzyn), camp de représailles de Pologne, où se trouvaient confinés 4.000 sous-officiers patriotes réfractaires au travail recevra la somme dérisoire de 21.000 francs alors que certains Stalags où fleurissaient l'esprit vichyste percevront plusieurs millions. Nous avons cherché en vain, sur la liste des Stalags bénéficiaires les Amicales de Rawa-Ruska, Stryj et Gravenz ».

Je voudrais faire une brève mise au point de ces différentes critiques.

Pour ce qui est de l'esprit vichyste, des Stalags, il ne faut pas exagérer, non plus que jeter la pierre à ceux qui, de bonne foi, ont cru faute d'informations précises à une politique de double jeu. Parmi ces derniers se trouvaient justement un certain nombre de sous-officiers réfractaires. Au V A, par exemple, le 1<sup>er</sup> mai 1942, quelques jours avant le premier départ pour Koberzyn, 600 sous-officiers non tra-

## NOUVELLES RELIGIEUSES

Nous avons l'honneur de vous faire part de l'ordination sacerdotale de :

René BERTHONNIEUX, le 28 juin, à Carcassonne (adresse : Labarraque, par Abrance (Aveyron)).

Bertrand IROLA, à Bayonne, le 22 juin (adresse : Estirencyby (Basses-Pyrénées)).

qui voudront bien trouver ici l'expression des vœux de tous nos camarades.

## NAISSANCES

Notre camarade André DUMAS a la joie de nous faire part de la naissance de sa fille Annie, le 22-7-1947, à Béziers.

Notre camarade Philippe BAUDRU est heureux de vous faire part de la naissance de son fils Alain le 9-7-1947.

Notre camarade DIVOIRE Etienne a la joie de nous annoncer la naissance de sa fille Claudine, le 17-6-1947.

Notre camarade LÉON APCHAIN est heureux de nous faire part de la naissance de son fils Claude.

Nous apprenons la naissance de la petite Christiane, le 19-6-1947, fille de notre camarade FOURNIT Pierre, de Roye (Somme).

Notre camarade BOUDSOCQ est heureux de nous faire part de la naissance de deux garçons.

Notre camarade BERTHUY nous annonce la naissance de sa fille Chantal, le 9 septembre, à Romilly-sur-Seine (Aube).

Nos meilleurs vœux aux bébés, compliments et félicitations aux parents.

## MARIAGE

Notre camarade LEFORT (alias Papiillon) ancien apothécaire du WALDO, s'est marié le 30 juillet 1947 avec Mlle Madeleine SOURICE, belle-sœur de notre camarade le docteur André CESBRON.

Nos félicitations aux jeunes époux pour ce mariage V « B ».

vailleurs ont défilé devant le portrait de Pétain. Dans une baraque, sur 110 sous-officiers, nous n'étions que 5 ou 6 à ne pas participer à cette manifestation (encore avions-nous des raisons personnelles de ne pas vénérer le « Chef de l'Etat Français »).

Quant aux collaborateurs véritables, il leur est certainement plus facile de se glisser dans les sections de la F. N. P. G. qu'au sein d'une Amicale où ils sont trop connus.

Mais, abandonnons cette polémique purement sentimentale pour revenir aux questions de droit.

D'après la Convention de Genève, (Art. 44) la création et le fonctionnement des mutuelles sont du ressort des hommes de confiance. Ceux-ci, tant pour pallier aux difficultés des enquêtes que pour éviter les longs délais de transmissions des mandats, désignent, parmi les rapatriés, des camarades chargés de la répartition des fonds. Ce fut la naissance des Secrétariats de camps qui, lors de la libération, se transformèrent en Amicales de Stalags. Si les fonds n'avaient pas été bloqués dans les banques allemandes, ils seraient déjà distribués par les Amicales et nul n'en revendiquerait la propriété. D'autre part, il est bon d'ajouter que les anciens représentants des mutuelles ont donné pouvoir aux Amicales pour la répartition des sommes collectées en pays chleuhs.

Enfin, la distribution des 100 millions ne se fera pas exactement comme prévue, au Journal Officiel. La commission chargée d'examiner les pièces comptables rejette certaines sommes lorsque les preuves de leur existence sont insuffisantes. Il y aura donc un reliquat de plusieurs millions restant à l'Office National des A. C. Rien n'empêche de distribuer ce reliquat aux Stalags défavorisés soit par le grand nombre de décès, soit par le manque de fonds.

Que le K. G. 104-210 se rassure donc quant à la destination de ces fonds de mutuelle remboursés à 50 % de leur valeur (voilà le vrai scandale) et à l'alimentation desquels il n'a pas peut-être contribué.

G. RICHARD

## LES LOYERS

Le « Journal Officiel » publie une nouvelle loi, en date du 30 juillet 1947, prévoyant certaines dispositions transitoires en matière de loyers de locaux d'habitation ou à usage professionnel.

La législation des loyers actuellement en vigueur est prorogée jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1948, avec toutefois certaines modifications concernant : 1° le droit de reprise ; 2° le prix des loyers.

En ce qui concerne le prix des loyers, à titre provisoire et à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1947, les majorations de 30 p. 100 et de 15 p. 100 prévues aux articles 3 et 4 de l'ordonnance du 28 juin 1945 sont, de plein droit, portées respectivement à 43 p. 100 et 25 p. 100 sans que l'application des nouveaux taux puisse avoir pour effet de porter le principal des loyers à un chiffre supérieur à 640 p. 100 de la valeur locative de 1914 pour les locaux soumis à la loi du 1<sup>er</sup> avril 1926 et à 130 p. 100 du loyer de 1939 pour les locaux soumis à la loi du 23 février 1941.

Ces dispositions ne peuvent s'appliquer aux immeubles sinistrés, qui ont été reconstruits ou réparés, dont le prix de location a été fixé sans qu'il fût tenu compte des maxima de majoration.

Ces maxima seront majorés de 10 p. 100 en ce qui concerne les locaux professionnels. Les indemnités d'occupation et de réquisition versées par les occupants à un titre quelconque seront majorées dans les mêmes conditions.

Des aménagements sont prévus en faveur des « économiquement faibles ». (« J. O. », 31-7-47).

## AVIS AUX EVADES

Pour tous renseignements concernant l'attribution de la Médaille des Evadés, nos camarades de la région parisienne sont invités aux réunions de l'Union Nationale des Evadés de guerre, qui ont lieu à 20 h. 30 :

1° SECTEUR SUD (5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> arrondissements) : dernier jeudi de chaque mois chez MAILLARD, caféier, 24, rue Paul-Bâruel.

2° SECTEUR OUEST (1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> arrondissements) : dernier mercredi de chaque mois, brasserie LE COQ, place du Trocadéro.

3° SECTEUR EST (3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> arrondissements) : dernier vendredi de chaque mois brasserie DUPONT-BASTILLE, place de la Bastille.

# Aux Anciens du 620<sup>e</sup> PIONNIERS

Notre président a mené à bien une négociation qui met à la disposition de notre Amicale l'installation du château de Clairvoix pour un week-end au printemps de chaque année, doté d'une salle à manger, de dortoirs, d'une salle de spectacles, ce château situé en forêt de Compiègne nous permettra d'organiser une fête champêtre à un prix très abordable pour tous, nous en reparlerons au moment opportun.

Un nouveau cas de détresse vient de nous être signalé, après l'enquête indispensable, nous vous proposerons, au cours d'une prochaine réunion, l'intervention que nécessite cette situation.

Pour mener à bien notre œuvre d'entraide nécessaire entre anciens camarades du front et de captivité, votre aide nous est indispensable, signalez-nous les cas douloureux que vous connaissez, communiquez-nous les adresses en votre possession pour nous permettre de parfaire le regroupement, aidez-nous à décider les hésitants, faites-nous des adhérents et... n'oubliez pas de vous mettre à jour de vos cotisations (les retardataires sont d'ailleurs peu nombreux), n'oubliez pas non plus que chaque adhésion d'un membre bienfaiteur que vous apporterez nous permettra de faciliter le retour à la vie normale de l'un des nôtres provisoirement amoindri par une situation pénible ou la maladie.

Avec la période des vacances, l'activité de notre Amicale va se ralentir, néanmoins, nos camarades sont assurés de trouver à nos réunions du premier samedi d'août et septembre les membres du bureau et le groupe de fidèles anciens du 620<sup>e</sup> R. P.

A l'ordre du jour du premier samedi d'octobre figurera la mise au point des manifestations que notre Amicale se propose d'organiser pendant l'hiver 1947-1948 en vue d'alimenter notre caisse d'entraide en raison de l'importance des décisions à prendre, notre bureau demande à tous les anciens d'assister à cette réunion, faites un effort pour vous rendre libres le 4 octobre après-midi et venez nombreux à 14 h. 30 à notre siège : Café Gensac, 4, boulevard Magenta, Paris.

Nous avons reçu des nouvelles de Rioux, toujours au sanatorium d'Enval, nous avons eu le plaisir d'apprendre une amélioration de son état de santé et nous espérons qu'il pourra bientôt se trouver parmi nous.

Nous lui transmettons les vœux de prompt guérison de tous ses anciens camarades.

Le secrétaire : R. JOSSERAND.

## CORRESPONDANCE

— Ne traitez qu'un sujet par feuille.  
— Indiquez votre adresse.  
— Joignez un timbre pour la réponse.

PARTICIPER  
A LA REDACTION  
DE NOTRE JOURNAL  
EN NOUS ADRESSANT DES RECITS  
SUR VOS EVASIONS  
ET SUR L'EVACUATION  
DE VOTRE KOMMANDO

Le Gérant : G. PIFFAULT.  
Autorisation n° 5747

Imp. BLANCHARD, 15, rue du Louvre